

Ayerdhal
Aphorismes
bohèmes

AU DIABLE VAUVERT

ISBN : 979-10-307-0367-2

© Éditions Au diable vauvert, 2020

Au diable vauvert
La Laune 30600 Vauvert

www.audiable.com
contact@audiable.com

Lorsque je suis allé signer mon premier contrat avec le Diable Vauvert, en juin 2017, je n'avais jamais lu une seule ligne d'Ayerdhal.

Je connaissais son nom, bien sûr, qui se trouvait égaré quelque part dans la nébuleuse des auteurs de science-fiction français, aux côtés de Pierre Bordage, de Roland C. Wagner, de Laurent Genefort ou de Serge Lehman, des écrivains dont j'avais occasionnellement effleuré le travail mais qui m'étaient, eux aussi, largement inconnus. Je me souviens très bien de la réaction de Marion Mazauric, mon éditrice, lorsque j'ai confessé mon inculture. Elle n'en croyait pas ses oreilles. Après la lecture du premier manuscrit que je lui avais soumis, elle ne pouvait pas concevoir qu'Ayerdhal n'ait pas au moins fait partie de mes références, à défaut d'avoir été, comme elle l'avait pensé, l'une de mes influences principales. Je suis reparti de Vauvert avec de la lecture. Et j'ai lu. Et j'ai compris.

Trois ans plus tard, Marion m'a demandé de rédiger cette préface. C'est pour moi un exercice délicat et intimidant. D'une part il y a l'endroit d'où j'écris, la place que j'occupe, m'assure-t-on, dans la continuité littéraire

de l'imaginaire francophone, celle des successeurs, de la génération d'après. D'autre part il y a un aspect plus humain, plus intime, puisqu'il me faut raconter quelqu'un que je ne connais qu'au travers de son œuvre et de ce que ses proches ont pu me dire de lui, et j'espère donc pouvoir lui rendre justice, au moins un peu. Enfin il y a ce foisonnement d'angles par lesquels il serait possible d'aborder la chose, qui sont liés autant à la richesse de l'œuvre qu'à celle de l'auteur, une devinette qui n'a sans doute pas de bonne réponse. Qui appelle donc un parti pris.

Pour tenter de démêler un fil directeur de cette pelote d'enjeux, je me suis mis en tête d'aborder cette préface comme un travail d'enquête. J'ai interrogé quelques personnes qui l'ont connu, parfois intimement, pour recueillir leurs impressions et essayer de valider les miennes. J'ai relu, évidemment, certains de ses textes, y compris les aphorismes contenus entre ces pages. Nos points communs thématiques me sont réapparus – grossis sans doute par la nécessité d'en faire la synthèse – de même que ce sous-texte idéologique résolument libertaire que je revendique aussi. Après avoir mûri la question, j'ai fait le choix d'accepter mes propres biais : il me semble que c'est en analysant les fondations politiques de l'œuvre d'Ayerdhal que l'on peut mettre au jour un jeu de clefs forcément incomplet mais que j'espère intéressant, qui me permettra d'en dire un peu plus à son propos.

L'un des concepts philosophiques qui articule ma propre pensée à propos de la littérature – et de l'art tout court d'ailleurs – c'est le fameux *zeitgeist* allemand, cet air du temps qui dicte ce qui est donné à voir et à penser, et

de quelle manière. J'ai toujours cru que le rôle social de l'artiste consistait à modeler la façon dont les individus agrippent la réalité qu'ils habitent. De cela découle par extension, l'émergence de groupes culturellement homogènes, unis par un vocabulaire conceptuel commun à partir duquel il devient possible de formuler des contours au monde, des contours à l'intérieur desquels on peut se comprendre, puisqu'on y parle des mêmes notions de la même manière. Bien sûr, rien ne répare jamais le gouffre qu'est l'altérité, mais à décrire l'univers en usant d'abstractions identiques, on entrecoupe le vide de passerelles. Comprendre cela, c'est comprendre que toute création – et a fortiori toute histoire – est par essence politique. Le moins que l'on puisse dire, c'est qu'Ayerdhal avait une conscience aiguë de ce fait, comme en témoigne sa citation préférée de Sartre : « La fonction de l'écrivain est de faire en sorte que *nul* ne puisse ignorer le monde et que *nul* ne puisse s'en dire *innocent*. » Qu'il ait choisi de situer une bonne partie de ses romans dans un futur lointain plutôt que de les ancrer au présent n'est pas un paradoxe, au contraire. Ses paraboles n'en deviennent que plus aiguisées et peut-être même plus accessibles. À découpler l'air du temps de son contexte, on peut dire sans enjeux, susciter le questionnement et l'adhésion sans risquer de braquer. Tout au long de son œuvre, il s'est appliqué à décrire le théâtre du destin humain qu'il côtoyait au jour le jour, une pièce abordée sous des éclairages multiples et grimés d'un habillage différent, mais dont la trame de fond reste identique : la lutte. Ayerdhal écrivait parce qu'il était anarchiste. Ayerdhal écrivait parce qu'il était en colère.

Cette rage sainte de la plupart de ses récits, imbibe une langue souvent tranchante et directe. En le relisant,

il m'a semblé que même ses légèretés en sont teintées. Lorsqu'il a recours à l'absurde, le grinçant n'est jamais loin. Ses pitreries ont quelque chose de dangereux et ses clowns sont généralement plus redoutables que ses soldats. Les thèmes qu'il explore sont arraisonnés avec un feu identique. Que ce soit l'écologie ou la solidarité, le colonialisme, les droits LGBT, la condition féminine – des questions récurrentes dans son œuvre qui s'entrecroisent fréquemment – son propos flirte toujours avec l'incendiaire, réclame la justice et la justesse sans concession, comme d'autres avant lui ont réclamé des têtes. Ernesto Che Guevara disait que la qualité première de tout révolutionnaire, c'est l'amour. Je m'aventurerais à affirmer que c'est depuis cet endroit-là que ramifie la colère d'Ayerdhal. Il n'était pas un être désabusé si j'en crois ses écrits, au contraire, il était bien trop humaniste pour cela. À le lire, sa tendresse profonde pour sa propre espèce est palpable. Malgré l'omniprésence du conflit dans ses textes, on n'y trouve pas de « méchants » à proprement parler. Sa rage ne se cristallise jamais sur des individus en particulier mais prend à parti un système qu'il faut opposer à tout prix. Ses luttes sont des luttes « pour » davantage que des luttes « contre. »

8

Si l'on tient compte de tout cela, il me semble que les aphorismes d'Ayerdhal tiennent lieu de bribes fondatrices d'une œuvre entière. La métaphysique qui les soutend raconte un mode de pensée, résume la manière dont il envisageait les rapports humains et peut-être même davantage. *La Bohème et l'Vraie*, le roman dans lequel figurent les aphorismes, est une ode aux porteurs de chaos. Avec ce livre, dont l'intrigue est centrée sur une révolution politico-artistique menée par la Bohème

contre l'hégémonie de l'Homéocratie, il donne naissance à une trame de fond qui réapparaîtra tout au long de ses créations : pour Ayerdhal, le combat est éternel et le « happy-end » du *story-telling* révolutionnaire, la possibilité de la victoire totale sur le système, est un mythe. En cela, l'auteur se trouvait résolument ancré dans l'air du temps du monde post-marxiste qu'il habitait. La victoire – si tant est qu'elle soit possible – est moins une fin que le début d'un nouveau combat.

C'est sans doute pour cette raison que ses héros (de même que ses héroïnes, puisque les femmes sont tout aussi nombreuses à occuper des places centrales dans ses ouvrages) ne sont les hérauts d'aucune solution magique, mais jouent plutôt le rôle de l'élément perturbateur. Si ils et elles existent, c'est pour agiter, dynamiser, provoquer une situation propice à leur propre échelle plutôt que d'engendrer un renversement plus global ou plus structuré. Ayerdhal écrivait finalement des protagonistes qui lui ressemblaient, changeants et provocateurs, grains de sable dans la machine, ennemis de tous les ordres. De tous ses personnages, celui dont il se sentait le plus proche était l'Histron, ce trouble-fête sexomorphe qui apparaît en 1993 dans son roman du même nom, un individu dont la seule raison d'être est de déranger, de mettre des coups de pied dans la fourmière. Cette passion pour le mouvement et le chaos fécond s'étend jusqu'à la structure même de son œuvre. Ayerdhal était un nomade de la littérature, se renouvelant sans cesse, brouillant les pistes entre les genres, naviguant au gré de ce que ses saines colères lui inspiraient. Toutes ses histoires s'écrivaient au fil de la plume, sans plan, sans carte de route. L'important, affirmait-il, était

le voyage et non pas la destination. Il savait ce qu'il voulait dire et pourquoi, mais sa méthode reposait sur l'inspiration directe, le bouillonnement de ses humeurs. Ayerdhal n'était pas un grand aficionado de la littérature théorique, sauf s'il se passionnait pour un sujet ou que ses histoires nécessitaient qu'il fasse des recherches. Il préférait une approche épicurienne, sensible et sensitive de sa discipline. Peut-être que son admiration pour les arts plastiques et le travail de ses amis illustrateurs était en quelque sorte liée à cela. Ne pas avoir su acquérir le talent d'un dessinateur était l'une de ses grandes tragédies personnelles et lorsqu'on a épousé le mouvement comme une vérité radicale, il est aisé de comprendre quel attrait une forme d'Art aussi immédiate pouvait exercer sur lui.

10

En ce sens, il est difficile de ne pas aussi interpréter les *Aphorismes bohêmes* comme une sorte de profession de foi, un mantra en pointillés qui raconte l'opposition naturelle entre deux forces qui accompagnent l'humanité tout en la transcendant. Le mouvement et l'inertie. L'ordre sclérosé et le désordre fertile. Je ne crois pas que Ayerdhal était un visionnaire, pas davantage en tous les cas que ses confrères, d'autant qu'il ne s'essayait pas à une littérature prédictive. Ce qu'il décrivait en revanche, avec une justesse douloureuse, est un état du monde permanent, un combat éternel entre la mélodie du vivant et le drone du système, où la technologie peut être à la fois une émancipation et une impasse, un outil qui ne mène à rien en soi, qui peut servir l'ordre établi autant que la subversion.

Avant que je ne creuse vraiment la question, il m'était arrivé d'affirmer sur le ton de la plaisanterie qu'Ayerdhal

était un post-situationniste qui s'ignorait. Je me basais entre autres sur le langage dense des aphorismes, qui jure avec le style habituel de l'auteur, et sa manière de mettre en mots la lutte. Même celles et ceux qui n'ont jamais mis le pied en manif' ont sans doute déjà aperçu la poésie guerrière des appellistes (le courant post-situ le plus influent dans le milieu anarchiste francophone) qui fleurit invariablement sur le passage du black-bloc et qui vient décorer les vitrines éclatées des banques comme le mobilier urbain. Il faut bien admettre que certaines phrases tirées des *Aphorismes* s'y trouveraient tout à fait à leur place. « Brisez le diallèle, jouez l'absurde. » « Défiez l'univers, merde ! » « L'amour. Toujours. »

L'une des impressions communes qu'évoquent la plupart des militants radicaux qui en ont fait l'expérience est ce que j'appellerais la joie de l'émeute, cette pulsion de vie profonde qui surgit lorsque le rapport de force bascule, même pour quelques minutes, et qu'en face la machine recule. En ces instants chaotiques, quand l'espace public est réapproprié et que l'on y détruit, physiquement, les symboles de ce qui nous écrase, de l'État et du capital, beaucoup se disent habités par une sorte de flux, une euphorie dangereuse qui naît de l'abolition de l'inertie et de la libération des possibles. Je ne crois pas m'avancer beaucoup en affirmant qu'Ayerdhal aurait compris ce dont je parle. De la même manière, difficile de lire certains aphorismes sans penser parfois à la prose du Comité Invisible (dont les textes, entre autres, inspirent les appellistes). « La raison d'État est sans conteste la plus inique qui soit. Il s'agit pour elle de préserver, non pas l'intégrité des individus qui composent une nation, une société ou une civilisation, mais les intérêts d'une entité artificielle

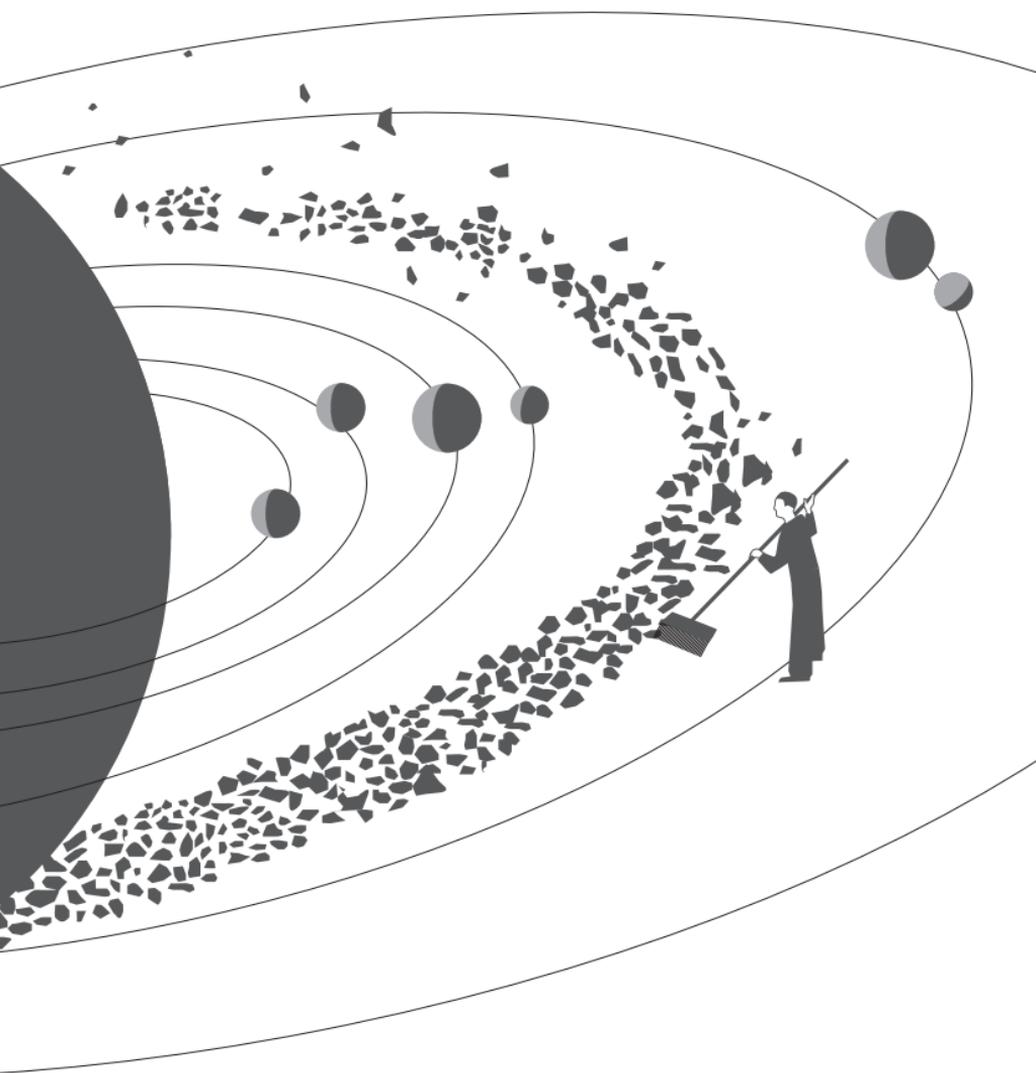
et politique. » D'ailleurs, on peut relever un autre parallèle intéressant à ce sujet : les auteurs ou autrices des aphorismes bohèmes sont anonymes. Il en va de même pour les livres du Comité. Qui parle, dans ce cas ? Est-ce le collectif ? Ces textes ont-ils des auteurs précis, sont-ils ou elles membres du mouvement, ou bien ont-ils été appropriés par la Bohème à posteriori ? En tous les cas, l'effet recherché me paraît identique : il s'agit de présenter un front uni d'individus regroupés de façon affinitaire sous une même bannière idéologique, et qui sont mus par une métaphysique commune.

Indéniablement il existe des points communs entre l'œuvre d'Ayerdhal et la culture appelliste, notamment sur la question du dynamisme, de l'importance centrale du vivant et de l'Être. Pourtant, après réflexion et le travail que j'ai eu à fournir pour la rédaction de cette préface, il me semble que mon analyse initiale était un peu à côté de la plaque. En dépit des similitudes, les écrits d'Ayerdhal sont presque dépourvus de l'essentialisme avec lequel flirte souvent le post-situationnisme. Sa poésie est bel et bien matérialiste. Nulle nostalgie d'un « avant », meilleur et fantasmé, d'un état de nature qui ressemblerait à un état de grâce. Nulle évocation d'une « dégénérescence » de l'homme déformé d'un moule initial par l'exploitation et le capital. Seulement la trajectoire de l'histoire, qui nous dépasse sans doute, et qui naît du choc de forces primordiales entre la créativité, le désir de liberté d'une poignée d'individus, et les systèmes qu'invente l'ordre établi pour maintenir le statu quo.

Pour quelqu'un de ma génération, en tant qu'auteur et anarchiste, la lecture d'Ayerdhal est étrange à bien des égards. D'une part parce que ses thèmes et ses bilans

rejoignent de façon frappante les constats que j'ai eu à faire au fil de mes (plus si) courtes années. Beaucoup de ce qu'il y aurait à penser a déjà été écrit – et bien écrit. Parallèlement, j'ai eu à faire le deuil de la victoire, de tout espoir de renverser l'ordre établi. Récemment des anarchistes grecs ont incendié la banque nationale de Marroussi. Dans leur lettre de revendication, on peut lire ces mots. « Même si nous ne gagnons jamais, nous nous battons toujours. » Je souscris à ce constat, et je le devine aussi comme le sous-texte des *Aphorismes*. En dépit des quelques trente ans qui séparent nos écrits comme nos existences, je trouve qu'Ayerdhal y fait une synthèse élégante de ces choses qui permettent de ne pas baisser les bras quand il s'agit d'affronter les défis que le monde actuel – tout verrouillé qu'il semble être – nous présente. Qui ressemblent à s'y méprendre aux éléments avec lesquels j'essaye de colorer, à ma petite échelle, le *zeitgeist* de ma propre époque. De la raison, de la poésie et un amour inconditionnel pour celles et ceux qui luttent, malgré tout, contre l'inertie du vieux monde.

Patrick K. Dewdney, août 2020.



Certains événements
qui broient les ambitions
d'un individu s'effacent
au fil de ce qu'il accomplit ;

ils deviennent d'insignifiantes
anecdotes qu'un biographe narrera
avec amusement.

Les détails anodins s'amoncellent
dans une existence et se nouent
jusqu'à tresser la trame d'une vie ;
l'un d'entre eux sert de catalyseur,
il est banal, parfois cocasse, souvent lié
à l'éclosion de la maturité, en deçà.
Juste en deçà.

Comparé à la bombe, le détonateur
est infime mais, quel que soit le retard
qu'il lui impose, il est indispensable.

Méfiez-vous des boutons que vous enfoncez, l'un d'entre eux pourrait bien être l'amorce d'un Hitler, d'un Marx ou d'un Christ. Et vous ne le sauriez même pas.